

MELLOT
Diane
M1

1^{ère} critique Semestre 2

« Louange à vous, mères de tous les pays, louange à vous en votre soeur ma mère, en la majesté de ma mère morte. Mères de toute la terre, Nos Dames les mères, je vous salue, vieilles chéries, vous qui nous avez appris à faire les noeuds des lacets de nos souliers, qui nous avez appris à nous moucher, oui, qui nous avez montré qu'il faut souffler dans le mouchoir et y faire feu, comme vous nous disiez, vous, mères de tous les pays, vous qui patiemment enfourniez, cuillère après cuillère, la semoule que nous, bébés, faisons tant de chichis pour accepter, vous qui, pour nous encourager à avaler des pruneaux cuits, nous expliquiez que les pruneaux sont de petits nègres qui veulent rentrer dans leur maison et alors le petit crétin, ravi et soudain poète, ouvrait la porte de la maison, vous qui nous avez appris à nous gargariser et qui faisiez reureu pour nous encourager et nous montrer, vous qui étiez sans cesse à arranger nos mèches bouclées et nos cravates pour que nous fussions jolis avant l'arrivée des visites ou avant notre départ pour l'école, vous qui sans cesse harnachiez et pomponniez vos vilains nigauds petits poneys de fils dont vous étiez les bouleversantes propriétaires, vous qui nettoyez tout de nous et nos sales genoux terreux ou écorchés et nos sales petits nez de marmots morveux, vous qui n'aviez aucun dégoût de nous, vous, toujours si faibles avec nous, indulgentes qui plus tard vous laissez si facilement embobiner et refaire par vos fils adolescents et leur donniez toutes vos économies, je vous salue, majestés de nos mères. Je vous salue, mères pleines de grâce, saintes sentinelles, courage et bonté, chaleur et regard d'amour, vous aux yeux qui devinent, vous qui savez tout de suite si les méchants nous ont fait de la peine, vous, seuls humains en qui nous puissions avoir confiance et qui jamais, jamais ne nous trahirez, je vous salue, mères qui pensez à nous sans cesse et jusque dans vos sommeils, mères qui pardonnez toujours et caressez nos fronts de vos mains flétries, mères qui nous attendez, mères qui êtes toujours à la fenêtre pour nous regarder partir, mères qui nous trouvez incomparables et uniques, mères qui ne vous lassez jamais de nous servir et de nous couvrir et de nous border au lit même si nous avons quarante ans, qui ne nous aimez pas moins si nous sommes laids, ratés, avilis, faibles ou lâches, mères qui parfois me faites croire en Dieu ».

Albert Cohen, *Le Livre de ma mère*

Hommage

Louange à toi Albert Cohen, louange à toi en ta douleur fertile ; Toi qui écris si bien le deuil.

Je te salue Cohen, écrivain de renom. Louange à toi en ton regret tardif. Toi qui te souviens sans relâche, toi qui fais de trop longues virgules. Toi qui écris longuement parce-que la vie est courte, toi qui dis « jamais plus », toi qui regrettes, tandis que gît ta mère morte. Louange à toi Albert Cohen. Toi tristement lucide, toi rêveur éveillé, toi qui n'en penses pas moins. Toi humble en ton talent, toi enfantin, à peine fou, toi sage et toi filial. Toi qui aimes sans mesure, toi qui venges. Toi fils un peu ingrat, toi qui demandes pardon. Toi coupable et toi repent, toi fervent, toi à vif. Toi maintenant

orphelin. Louange à toi en ton ironie douce, toi rieur malgré la peine, toi qui pares de Sublime le moindre quotidien. Tandis que gît ta mère morte. Toi qui invoques l'absence, chantre du révolu. Toi qui réprimes tes sanglots secs, malgré la vie méchante. Toi qui prends pour patrie les mots, toi seul malgré tous. Petit poussin maintenant sans poule, Trésor de feu Maman, je te salue. Petit Albert de dix ans. Toi qui consacres en nous l'enfance, toi qui fait de nos mères des saintes. Toi qui ne savais pas que la vie est mortelle, toi expirant mais inspiré, toi qui chéris ta royale morte même enfouie sous la terre.

Je te salue Albert Cohen, béni entre tous les Fils et ce Livre, le fruit de ton talent, est béni.

Analyse :

J'ai voulu dans ce texte écrire mon hommage *pour* Albert Cohen, *à la manière* d'Albert Cohen. A partir du modèle de la « prière aux mères de tous les pays », tirée du *Livre de ma mère* de l'auteur pré-cité, j'ai rédigé ma louange comme un écho. J'ai donc repris la structure établie par Cohen et ai tenté de l'adapter à ma manière.

La critique a ici une double vocation : louer les mérites de l'écrivain en question et persuader les futurs lecteurs de Cohen de lire *le Livre de ma mère*, que mon texte entend promouvoir, par l'éloge. Comme l'exige l'exercice de la critique, j'ai indiqué dans mon écrit un certain nombre d'éléments qui fondent selon moi l'immense beauté du *Livre de ma mère*.

L'emploi du tutoiement, à l'inverse du choix fait par Cohen, marque l'originalité de mon travail qui vise à abolir toute distance avec l'écrivain chéri et instaurer une forme de proximité avec le lecteur. La répétition, dans le texte, de la deuxième personne du singulier permet d'instaurer cette proximité tout en établissant une forme de scansion, propre à la prière. Cet effet de scansion est renforcé par l'alternance de phrases au rythme tantôt binaire tantôt tertiaire. Ce jeu sur le rythme des phrases participe de la prière et de la stratégie de persuasion, fondée sur la poéticité.